

L'Avent, l'attente
1949-1951

par Claude Vigée

Avent

Tu cédas dans l'ardeur de l'automne
au douloureux attrait des fleurs.

Cantate pour tous les temps

Les hommes et les femmes font
semblant de souffrir et d'aimer

le monde est un tas de ferrailles
sur lequel chavire le vent

L'amour impossible s'acharne
nuit et jour follement après

celui qui jamais ne s'incarne
Vite seigneur viens à notre aide

nous sommes tous perdus sans toi

Bien-aimé :

tu viens t'asseoir à ma table
à l'heure où je n'osais plus espérer
voir de mes yeux ton visage admirable
ni ton amour sur mon visage errer
Ton amour fleurit dans les rocs
il connaît la pleine science
par la chair pressentie
Il a bu la terreur

- 217 -



du crépuscule violet
 qui saigne et tombe goutte à goutte
 entre nos vignes mûres
 La chère violence
 arrache à l'esprit torturé
 un hymne de bonheur
 insensé comme une prière
 Anges soufflez dans vos buccins d'aurore
 je veux louer la joie
 dans les ténébreux tourbillons
 où montent nos désirs
 suscitez un glaive aveuglant de vigueur
 et de flamme
 – Seigneur
 Et couvre-nous de l'ombre de tes ailes

Elève ton regard
 vers les spirales acérées
 de l'immensité somnolente
 et prie, Ariel, prie :

Les orangers fleuris
 sont les églises du seigneur
 qui s'en vient prêchant à dos d'âne
 au milieu des troupeaux
 languissamment jetés
 sur le tapis d'herbes brûlées

Les sources coulent dans la terre
 odorante et meurtrie
 par l'incendie du ciel
 qui souffle sur les blés ployés

Dancez gerbes des champs
 vers les clavecins angéliques
 qui jaillissent depuis l'aurore
 en averses glacées

sous les agiles doigts du vent
impondérable et pur

Brûlez à notre front
lumineux entrelacs de fruits
Que l'orage s'apaise aussi
dans les forêts sans nom...

L'été fait silence autour
du réprouvé qui passe
les feuilles se penchent vers lui
comme sur un ruisseau
elles boivent son ombre
et s'en trouvent désaltérées

Ariel baisse ses cils pesants
il regarde le sable
douze fois millénaire
enfoncé par les sabots gris
des agneaux du troupeau divin
qui vont baissant le front

Un oiseau traversa
le ciel rempli de nuit



Louise Hervieu, *Nature morte*.



Emblème de l'oiseleur

Le diable a jeté son filet
sur les aigles humains

Puisqu'ils ont oublié
de voler aux cimes neigeuses

il les tient prisonniers
dans leur cage d'oisiveté

Mais soupesant de sa main fine
une si belle proie

il la caresse d'un sourire
avant de l'écraser

Une île en occident

Flèche de sang gelé, grenade aérienne !...
Sous les saules griffus
Que tord un feu de brandes
Tourbillonne l'oiseau vers l'étang dévasté,
Couvert de givre noir.

Laudes à cri fermé !
La louve, morte ou vive, au puits glacé du cœur ?
Eclair : maigre écureuil aux souches du tonnerre,
Dans quels sentiers tissés de vitres d'araignées,
De racines de sel ou de lierres brûlés, –
Vers quelle enfance morte, au cœur des bois, l'hiver ?

Flamme dans les sapins.

Couteaux sur les cépées.

Massifs diamantins. Oiseaux comme une épée.
Les filles du matin par la neige happées,
L'ellipse des patins dans la glace coupée.

Sur qui chut ton grappin, miroir des enneigées,
Tison d'un œil sans tain, poulpe des affligées,
SOLEIL DU CŒUR ETEINT ?

Les corbeaux brasillaient au soleil de minuit
Mais la louve criait lentement dans le puits.
Sur sa langue d'ardoise aux gencives de gel,
Quelques grains de maïs comme des dents de loutre.
Nos chiens gantés de bleu foncèrent dans la neige
Sur son œil déchirant que nul soleil ne tue.
Dans sa gorge fendue éclate un vol de plumes,
Le cri de l'oiseau brûle à ses narines nues
Et taille des rochers de vent dans la lumière !

Quand leur blanche tumeur oblitère le ciel
Se rallument en toi les arbres du sommeil.
O puits de sang plombé de glace éblouissante,
Tu sais les rubis du silence,
Les haches de la pureté.

Crépuscule d'avril en Nouvelle-Angleterre :
Les toitures versées dans l'ornière du ciel
Pleurent la suie
Et le dégel.

Les épines en fleur s'effilent sur la mer.

Mais rien, sinon la soif des fleuves pour l'automne,
N'annonce la vendange au cœur qui s'abandonne,
Et l'oiseau flambant en plein vol

Silencieux s'effeuille
Dans la forêt du sol
Jusqu'à l'heure où pillant les combes funéraires –

Exil, ô différence,
Hiver de la parole,
Cœur de rien battant pour la nuit

Sur le désert
De nos années,

Tu resplendis
Comme un silence,

O rose froide
De l'amour,

Qui fleuris pour
L'hiver du cœur.

Chanson du froid

Sous son dos de lumière
S'insurge la rivière,
Dans sa prison de feuilles
Crie le vieil écureuil :

« Fillette au bois venue
Sur la neige grenue,
Ton petit habit bleu
Ton foulard d'écarlate

Dont les oreilles droites
Te fouettent les cheveux,
Flambent au gel épars
Entre les grands pins noirs

Que scie au cœur du vent
Le soleil de l'avent. »
L'écureuil sur la route
Est mort après minuit,



Dans sa maison de verre
L'apprivoise la terre,
De douleur sous la glace
La rivière s'enfuit,

Ce soir la neige est toute
Ardente sur ma face.

Noes

Sur l'orbe illuminé de sa tête chérie
Je fonde chaque nuit ma mouvante patrie :
Quand j'égare ma main dans son fauve secret
Tout mon soleil se tend vers l'ardente forêt

D'où fuient dans le désert comme biches rebelles
Les torrents emmêlés de nos jambes jumelles.
Dans l'étau toujours plus triomphant des genoux,
Doucement prisonniers, ils tremblent entre nous

De la haute terreur de leurs temples sans portes,
Jusqu'à cette marée intime de la chair
Où s'abattent sur eux tel un immense éclair

Les essaims meurtriers des milans de la mer
Qui dans le grand reflux sans un cri nous emportent
Vers le noir paradis de nos étreintes mortes.

Cercle de l'attente

Un ciel de sang strié de froides épées bleues
S'ébranle sur vos têtes.
Vous qui ne fûtes pas engendrés par l'exil,
Prenez garde : aujourd'hui vous perdrez la patrie,
Et vous n'emporterez que l'enfance avec vous

Dans le voyage interminable vers la solitude.

Ceux-là qui se plaignaient au milieu de leur joie
Sans pouvoir deviner quel est mon mal à moi,

Et tous ceux-là qui croient que je parle en énigmes
Parce qu'ils voient sur eux l'aube d'une éclaircie,
Soudain vont me comprendre et se reconnaîtront :
Sachant que je ne suis que leur propre agonie.

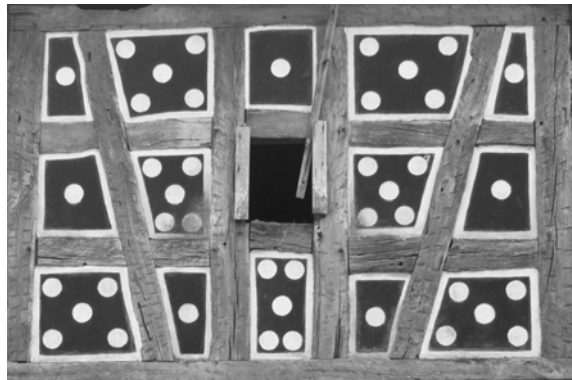
A Robert Frost

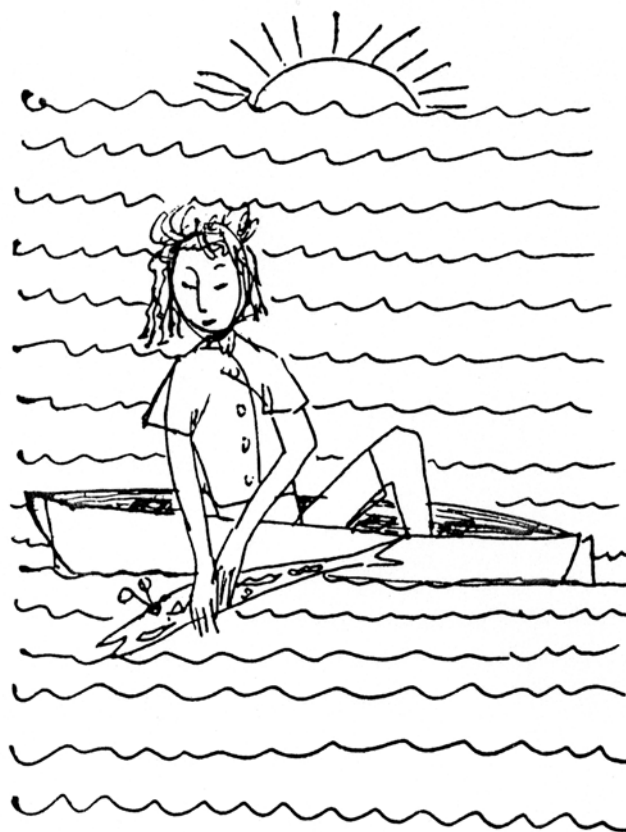
J'ai marché comme un mort quelconque
Sur les charbons éteints des grandes capitales.
Un goût de tourbe amère est caché dans ma bouche.

J'ai senti dans la chair létale
Les silex ricochants qui sifflent sur la glace :
Leurs villes contre moi montent comme des tours.

Mais l'enfance a fleuri dans ce monde sans âme
De la fidélité d'un homme et d'une femme.
Nous tremblons éblouis sur son bel avenir :

Et c'est cela qui fait toute la différence !





Dessin de Stevie Smith, ainsi que pages 227, 229 et 230.